LES NOMS ET LA CHOSE

JEAN DUVERNOY*

Rainier Sacconi, un dominicain italien qui, avant sa conversion, avait été dix-sept ans un membre distingué de l'Église cathare, a laissé un court traité contre ses anciens frères, dans lequel il énumère les diverses obédiences « cathares » de la chrétienté à la date où il écrit, 1250 :

Voici les Églises cathares : Toutes les Églises cathares sont seize. Ne me reproche pas, lecteur, de les appeler Églises, car c'est ainsi qu'ils s'appellent.

L'Église des Albanistes ou de Desenzano ¹, l'Église de Concorrezo ², l'Église des Bagnolais ou de Bagnolo ³, l'Église de Vicence ou de la Marche ⁴, l'Église florentine, l'Église du Val de Spolète, l'Église de France, l'Église toulousaine, l'Église carcassonnaise, l'Église albigeoise, l'Église de Slavonie, l'Église des Latins de Constantinople, l'Église des Grecs *ibidem*, l'Église de Philadelphie en Roumanie ⁵, l'Église de Bulgarie, l'Église de Dragovétie ⁶. Et toutes ont eu leur origine des deux dernières ⁷.

Sacconi cite plus loin l'Église d'Agen, dont il dit qu'elle est presque détruite. Le fait a échappé à certains auteurs qui voudraient

* Historien, auteur d'études capitales sur l'hérésie cathare, éditeur et traducteur de nombreux documents fondamentaux. (*N.d.R.*)

1. Ville située à l'Ouest du lac de Garde, près de Brescia.
2. Au nord-est de Milan.
3. Province de Brescia.
4. De Trévise.
5. Actuellement Alakheir. La Roumanie est l'empire d'Orient.
6. Évêché orthodoxe de Thessalie, au sud-ouest de Salonique, dont le siège était proche de Verrès.
7. Traduit de l'édition du P. Antoine Dondaine, *Un traité néo-manichéen du XIII^e siècle, le Liber de duobus principiis*, Rome, 1939, qui suit l'édition de Martenne et Durand (*Thesaurus novus anecdotorum* V, col. 1761-1776, 1717). Le texte est connu depuis 1548.

y voir une Église du val d'Aran, au vu d'une faute de lecture d'un auteur du XVII^e siècle.

Mais l'essentiel du renseignement est qu'il range dans les Églises cathares celle de Bulgarie. Il n'y a là rien de surprenant : déjà la Chanson de la Croisade contre les Albigeois, du troubadour Guillaume de Tudèle, appelle ces derniers : « Cels de Bolgaria ⁸ ».

À moins de supposer qu'ont coexisté en Bulgarie au Moyen Âge deux mouvements hérétiques, celui des Bogomiles, bien documenté, et celui de ces cathares, dont on ne saurait rien, il faut bien admettre qu'il s'agit là d'un seul grand mouvement dissident.

Les historiens bulgares, et avant tout Dmitar Angelov, qui a traité magistralement le sujet ⁹, n'ont eu aucune réticence à le constater.

Déjà Bossuet, dans le livre XI (*Histoire abrégée des Albigeois, des Vaudois, des Wiclefistes et des Hussites*) de son *Histoire des variations des Églises protestantes*, écrivait sans hésiter :

Nous voyons dans le même auteur (Sacconi) et ailleurs tant de divers noms de ces hérétiques, que ce serait un vain travail d'en rechercher l'origine. Patarins, Poplicains, Toulousains, Albigeois, Cathares. C'étaient sous des noms divers et souvent avec quelques diversités des sectes de Manichéens, tous venus de Bulgarie; d'où aussi ils prenaient le nom qui était le plus dans la bouche du vulgaire ¹⁰.

Chose singulière, il en va tout autrement des historiens occidentaux contemporains.

On peut citer, parmi les plus autorisés, Arno Borst, le premier à avoir tiré la matière du sommeil de l'ignorance et du silence universitaire dans son *Die Katharer*, de 1953 ¹¹. Il se pose dans son introduction la question : « Les cathares étaient-ils une partie du mouvement religieux du Moyen Âge occidental, ou étaient-ils des Bogomiles des Balkans, derniers membres de la tradition gnostique ? », et il répond que « la réponse ne peut pas être oui ou non, mais toucher un point intermédiaire ¹². »

L'auteur anglais qui a le plus contribué à la recherche hérésiologique médiévale au cours des dernières années, Malcolm Lambert,

8. Éd. Martin-Chabot, t. II, Paris, 1931, p. 10.

9. D. Angelov, *Богомилството в България*, Sofija, Nauka i izkustvo, 1947 et 1969 ; *id.*, *Le Bogomilisme en Bulgarie* [trad. abrégée], Toulouse, Privat, 1972.

10. « Bougres ».

11. *Schriften der Monumenta Germaniae historica* 12, Stuttgart, 1953.

12. « Waren die Katharer ein Teil der religiöse Bewegung des abendländischen Mittelalters – oder waren sie balkanische Bogomilen, Schlußglieder der gnostischen Tradition ? [...] Die Antwort nicht entweder – oder heißen kann, sondern einen Mittelweg einschlagen muß. » (Éd. 1991, p. 14.).

écrit dans *The Cathars* ¹³ : « On a la preuve que, bien que le catharisme soit intimement lié et doive beaucoup au bogomilisme, il est apparu comme un mouvement indépendant avec des caractéristiques propres, et, à l'époque où il fut découvert par les autorités de l'Église, avait été entièrement occidentalisé ¹⁴. »

Tout au contraire, la pensée d'Arno Borst paraît avoir été qu'une parenté avec le bogomilisme n'est apparue qu'après 1140.

Christine Thouzellier, qui était professeur à l'École Pratique des Hautes Études à Paris, écrivait dans sa recension de ma *Religion des cathares* : « Contre J. Duvernoy, on ne peut confondre le catharisme avec le bogomilisme slavo-byzantin [...] et croire que le "catharo-bogomilisme" forme essentiellement une religion unique ¹⁵. »

Elle devait écrire toutefois, une quinzaine d'années plus tard, que la théorie des deux fils dénoncée dans la *Manifestatio heresis*, un écrit du début du XIII^e siècle retrouvé par le P. Dondaine, était

la réminiscence d'un lointain bogomilisme qui faisait du Christ tantôt l'aîné, tantôt le cadet. Sans aborder les problèmes historiques du catharisme albigeois, ces traits [...] révèlent le prolongement d'infiltrations orientales toujours vivaces et prêtes à rejaillir [...]. Ces convictions ne sont que l'illustration de *résurgences manichéennes et pauliciennes* que dénonçait déjà *en Bulgarie*, vers 933-934, le patriarche de Constantinople Théophylacte, bien avant [sic] la propagande de Bogomil ¹⁶.

J'avais, pour ma part, essayé de retrouver l'unité de mouvement connue de Rainier Sacconi en abandonnant franchement ces circonlocutions dans mon article *L'Église dite bulgare du catharisme occidental et le problème de l'unité du catharisme* ¹⁷, dont la première phrase était : « On ne peut contester le caractère à l'origine bulgare du mouvement qui a, en Orient, porté le nom de Bogomilisme, et en Occident des noms divers, qui ont fait place de nos jours au seul mot, assez fâcheux, de catharisme ».

13. Blackwell, Oxford, 1998.

14. P. 54 : « The evidence is that, though Catharism was intimately linked and owed much to the Bogomils and their teachings, it none the less emerged as an independent movement with characteristics of its own and, by the time it was detected by Church authorities, had been thoroughly westernized ».

15. *Revue de l'histoire des religions*, avr. 1978, p. 222.

16. *Catharisme et valdéisme en Languedoc à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966, p. 292. C'est nous qui soulignons les segments en italiques. — J. D. La lettre de Théophylacte est une réponse au tsar Pierre, sous le règne duquel est censé avoir prêché le pope Bogomil.

17. *Byzantino-Bulgarica VI*, Sofia, 1980, p. 125-148.

Quoi qu'il en soit, un consensus lâche existait dans la recherche, qui n'avait été troublé qu'en Italie par la tentative de R. Morghen de voir dans l'hérésie l'expression de vagues aspirations collectives. Cette opinion avait été balayée par la réponse d'Antoine Dondaine, qui apportait dans le débat la masse de ses découvertes, et par les travaux de R. Manselli. Plus récemment, le Pr. Zanella proposait de ne voir dans l'hérésie qu'un *malessere ereticale*, un malaise.

L'Université, en France, s'était constamment refusée à aborder le sujet, et la seule tentative, une mission de recherche de textes en Italie confiée à Charles Molinier, n'avait été suivie que d'un rapport, pourtant prometteur, et d'un article sur l'*endura*.

Un réveil s'est produit, qui a eu pour résultats nombre de travaux confiés à de jeunes chartistes ou doctorants, mais, parallèlement, une réaction de dépit de la part des autorités en place. Partant des travaux de R. Moore, qui paraissaient donner une espèce d'antériorité logique à la répression sur son objet, on en vint à faire des hérésies médiévales une « invention », et sous le titre général d'« Inventer l'hérésie », à remettre en cause, en particulier, les Actes de la réunion de Saint-Félix de Caraman¹⁸. Il eût été d'une plus saine critique de se pencher sur le « concile de Lombers », son contemporain, qui réunissait du côté catholique un archevêque de Narbonne (alors que Lombers était dans le diocèse de Bourges), un évêque de Toulouse inconnu par ailleurs, sans parler de Constance de France¹⁹.

Dernier en date à s'être exprimé sur le sujet, le Pr. Jean-Louis Biget n'hésite pas à écrire : « La dissidence méridionale [...], produit de l'Occident, s'avère étrangère au manichéisme comme aux Bogomiles²⁰. » Au mot « cathare », il veut substituer celui d'« Albigeois », car il n'y eut dans les terres occitanes qu'un malaise, le *malessere ereticale* du Pr. Zanella, limité dans l'espace et dans le temps. C'est le discours des clercs catholiques qui en a fait une hérésie²¹.

18. M. Zerner, dir., *L'histoire du catharisme en discussion. Le « concile » de Saint-Félix (1167)*, Nice, 2001.

19. Guillaume de Puylaurens, qui avait recueilli les souvenirs de l'évêque d'Albi, et notamment de sa discussion avec le chef du parti hérétique, n'en dit pas un mot, bien qu'il ne soit monté sur le siège que vingt ans plus tard.

20. « Images du catharisme. Examen critique », in *Bulletin de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Tarn*, n° IV, 2001, p. 230.

21. C'est du moins ce qu'on croit comprendre d'une rédaction très enveloppée. À l'article cité à la note précédente, il faut ajouter : « Réflexions sur l'"hérésie" dans le Midi de la France au Moyen Âge », in *Heresis*, numéro thématique *Hérétiques ou dissidents ?*, 16-17, 2002, p. 29-74.

Il s'est associé Julien Théry ²², qui, s'il veut bien admettre que Rainier Sacconi a parlé des cathares d'Albi, Toulouse, Carcassonne et Agen, ne veut voir en Languedoc que de « bonnes gens », des « bons hommes ». Pas plus que J.-L. Biget, il ne s'avise qu'on connaît par le rituel et par d'autres sources le nom exact – « chrétiens » –, pour ceux que l'Inquisition désignait du nom de « parfaits », terme que l'on a retenu par commodité, et « croyants », pour ceux qui n'étaient pas dans les ordres. « Chrétiens » est le nom qu'ils portaient en Bosnie – « krjstiani » –, où il n'y avait personne pour leur en donner un autre. On comprend que catholiques et orthodoxes aient préféré les affubler de vocables moins honorables.

Dissidents souffrant d'un simple malaise, les cathares n'auraient jamais eu de hiérarchie, et l'on renvoie à un auteur qui aurait travaillé sur le ms 609 de la B.M. de Toulouse ²³. Or ce document offre une quarantaine de mentions non équivoques d'évêques ou de diacres, recoupées d'ailleurs par les autres sources.

Tout n'est pas négatif dans ce discours. On retrouve les vieux poncifs du point de vue « économique-et-social » : la petite noblesse des *castra* ruinée par l'inflation et l'absence de droit d'aînesse : les « oligarchies urbaines » florissantes, dont on ne voit pas pourquoi elles auraient souffert de malaise ; une proportion de 2 à 5 pour cent de la population, purement arbitraire.

À la veille de la disparition du catharisme, l'Inquisition frappe des communautés rurales entières. Qu'on consulte la carte des exploits de Bernard Gui ²⁴ ou le dossier de Montailou et du Sabartès, on se trouve devant une adhésion quasi unanime, pour laquelle les explications « économiques-et-sociales » chères à l'École des Annales seraient oiseuses. Quant aux bourgeois d'Albi spoliés par Bernard de Castanet, seuls objets de l'étude de J.-L. Biget, on ne peut que renvoyer au plaidoyer d'Arnaud Noubel pour la défense posthume de l'un d'eux. Ils étaient les victimes d'une imposture sacrilège. C'est un jurisconsulte, ancien official, plus tard cistercien, cardinal et oncle d'un pape, qui le dit ²⁵.

22. « L'hérésie des bons hommes – Comment nommer la dissidence religieuse non vauchoise ni béguine en Languedoc (XII^e- début du XIV^e siècle) ? », *ibid.*, p. 75-117.

23. M.G. Pegg, cité par J. Théry, p. 109, n. 83.

24. A. Pales-Gobillard, *Le livre des sentences de l'inquisiteur Bernard Gui*, Paris, CNRS, p. 1642-1643.

25. B.N.F, Paris, Fonds Doat, t. XXXIV, f^o 296 et sv.

*

Il faut évoquer le paysage qu'offre le Languedoc à la veille de la Croisade. Dans les bourgades importantes, une maison. Dans les statuts de Pamiers de 1212, Simon de Montfort édicte : « Art. 10.- Ordonnons que dans toute ville où il n'y a pas d'église, mais où il y a des maisons ayant appartenu à des hérétiques, la plus propice de ces maisons soit transformée en église... »²⁶. Le chroniqueur Guillaume de Puylaurens nous dit que les hérétiques « avaient leurs demeures dans les bourgs et les cités, [...] se procurant les plus larges maisons où prêcher publiquement leurs hérésies à leurs croyants²⁷ ». Ils y avaient leurs cimetières, où étaient enterrés les seigneurs du lieu. Cette noblesse comptait en Lauragais le seigneur de Caraman, les seigneurs de Lanta alliés aux comtes de Comminges, la famille de Laurac-Montréal, qui avait réuni ces deux seigneuries sur la tête d'Aimeric de Roquefort, puis, lors de la reconquête, sur celle de son neveu Bernard Oth de Niort. On rencontrait ailleurs la femme et la sœur du comte de Foix, les dames de la famille de Rabastens, dont un membre était évêque (catholique) de Toulouse.

Dans les bourgs du Lauragais, ces bonnes gens avaient des ateliers, où ils formaient des compagnons. À l'arrivée des croisés, le seigneur de Francarville est allé se réfugier avec sa femme dans le silo souterrain de ses deux serfs, qui étaient parfaits. Devant les enquêteurs royaux, des propriétaires réclament leurs terres, confisquées parce que leurs tenanciers l'étaient également.

Ce tableau, qui ne doit rien à une polémique livresque, aux Cisterciens ou autres « inventeurs » de l'hérésie, serait surréaliste si l'on supposait qu'un parti est venu dresser une contre-Église contre une chrétienté par ailleurs si florissante, dont les comtes mouraient en terre sainte.

Il ne peut s'expliquer que par deux raisons :

– la première est que le catharisme s'est présenté, non comme une contre-Église, mais comme une de ces nouvelles « religions », au sens d'ordres monastiques, qui ont fleuri au XI^e siècle à l'abri de la réforme grégorienne, qui offraient à l'élite un idéal spirituel et intellectuel nouveau, et aux nantis des « mouirois » en bonne compagnie, garants du salut²⁸. On voit ainsi un noble se faire « consoler »

26. M. Roquebert, *L'épopée cathare*, I, Paris, Perrin, 2001, p. 490.

27. *Chronique*, éd. Duvernoy, Toulouse, Le Pérégrinateur, 1996, p. 39.

28. Voir le tableau des répressions d'hérésie et des fondations d'ordres de l'an Mil à 1250 in J. Duvernoy, *Histoire des cathares*, Toulouse, Privat, 1979, p. 105.

dans sa dernière maladie, puis se raviser et se faire porter chez les cisterciens de Boulbonne ²⁹.

Les cathares sont donc des moines, et des moines grecs portant les cheveux longs et la barbe ³⁰, comme l'étaient les bogomiles. Comme des moines, ils étaient obligés au travail. Mais, que ce soit un acquis de l'époque de la persécution ou une imitation de saint Paul ³¹, ils privilégiaient l'artisanat, notamment textile, qui leur faisait donner en France le surnom de « tisserands ». À la différence des bénédictins et de leurs émules, qui d'ailleurs faisaient travailler leurs terres par des oblates ou des hommes « de casalage », ils étaient mêlés à la population, et leur travail était réel ;

– la seconde, qui dépassait le cadre de l'Occident, était la découverte du Nouveau Testament, et avant tout de l'Évangile.

Ces deux caractéristiques sont sensibles dans l'homélie qui accompagne le baptême cathare. Le rituel retrouvé à Florence est peut-être hypocrite, mais il fait comprendre comment les pieuses gens ne voyaient dans leur adhésion à la secte aucun dépaysement.

Que nul ne comprenne que par ce baptême que vous entendez recevoir vous deviez mépriser l'autre baptême, la qualité de chrétien ou le bien quelconque que vous avez fait ou dit jusqu'à maintenant. Mais vous devez comprendre qu'il vous faut recevoir cette sainte ordination du Christ en complément de ce qui manquait à votre salut ³².

Quant au contenu de la prédication, il suffit de lire ce document et son parallèle occitan, ou les récits des registres de l'Inquisition, pour mesurer la qualité du choix des passages et l'impact qu'ils avaient sur les auditeurs. La traduction des Évangiles en occitan est ancienne, et bien antérieure aux rituels qui nous sont parvenus ³³.

Cette prédication, enfin, était habile. Entièrement basée sur des citations, que l'on faisait lire au besoin par un lettré neutre ou hostile, notaire ou prêtre catholique, elle prenait à témoin les laïcs de la justesse du système. Jusqu'à l'intervention de l'évêque Foulque et de saint Dominique, ils ne croyaient pas que les catholiques pussent leur répondre ³⁴. Les « Sommes » de réfutation italiennes, telles que celle du dominicain Moneta de Crémone, donnent une idée de

29. Ms B.M. Toulouse 609, f° 8 r°.

30. Ce qui amenait Ébrard de Béthune à s'écrier : « O barbata barbaries ».

31. I Thes. 4.11, II Thes. 5.10.

32. Texte latin dans A. Dondaine, *Un traité néo-manichéen du XIII^e siècle – Le Liber de duobus principiis, suivi d'un fragment de rituel cathare*, Istituto storico Domenicano, Rome, 1939, p. 163-164.

33. La datation habituelle du N. T. de Lyon est trop basse. Les cas sujet et régime sont encore respectés.

34. *Op. cit.* n. 25, p. 55.

l'étendue et de l'habileté de leur exégèse. Le Languedoc n'a laissé que les courts textes réfutés par les Pauvres catholiques de Durand de Huesca ³⁵. Le P. Antoine Dondaine, qui les a découverts, en disait : « C'est une œuvre de construction habile, très supérieure, de ce point de vue, à sa réfutation ³⁶. »

Durand nous révèle d'ailleurs chez ses adversaires du Languedoc l'existence de dissensions doctrinales, qu'il ne précise pas, ce qui est aussi le fait de l'ensemble du domaine dualiste : « Les manichéens grecs ne sont pas du même avis que les Bulgares, et de ces deux-là diffèrent les Drogovites ³⁷. » Les polémistes italiens n'ont retenu que deux partis, bulgare et drogovite, qu'ils ont classés selon des critères basés essentiellement sur le dualisme. En fait, comme le dit Sacconi, les cathares milanais, qui sont en communion avec les Bulgares, sont isolés. Tous les autres, en Europe du moins ³⁸, bien que formant des Églises distinctes, se reçoivent les uns les autres.

C'est qu'en effet la divergence a porté sur l'origine de l'âme. Étaient traducianistes à coup sûr les Milanais, et tout ou partie de ce qu'on a appelé bogomiles. Tirant son origine de « la Grèce » ³⁹ hellénique ou slave, tous les autres étaient origénistes, ou plus précisément partageaient sur la chute des âmes, la métempsycose et le salut le système que Jérôme prête à Origène dans ses lettres ⁴⁰. C'est le cas des cathares de Rhénanie décrits par Eckbert de Schönau ⁴¹, de ceux qui, de Flandre ou d'Allemagne, passèrent en Angleterre en 1155 ⁴², des cathares languedociens avant la Croisade, comme le dénonçaient Alain de Lille ou Pierre des Vaux de Cernay, des cathares de France et de tous les Italiens, à l'exception des Milanais.

Il est une autre divergence, à laquelle on ne prête pas beaucoup d'attention, tant l'obsession du « manichéisme médiéval », du dualisme, marque toute la littérature du sujet.

35. Édités par C. Thouzellier, *Un traité cathare inédit du début du XIII^e siècle d'après le Liber contra manichæos de Durand de Huesca*, Louvain, Bibliothèque de la Revue, 1961.

36. « Durand de Huesca et la polémique anticathare », in *Archivium Fratrum Prædicatorum XXIX*, Rome, 1950, p. 246.

37. *Ibid.*, p. 247. Sur la Drogovétie ou Dragovitie, voir J. Duvernoy, *La religion des Cathares*, Toulouse, Privat, 1976, p. 331, n. 110.

38. Il est évident que, baptisés bogomiles par les Grecs dans la partie occidentale de l'Empire, les premiers hérétiques grecs étaient, de ce point de vue, « bulgares ».

39. Évérvin de Steinfeld, *PL* 182, c. 679.

40. Voir J. Duvernoy, « Origène et le berger », in *Autour de Montaillou, un village occitan*, L'Hydre, Castelnau-la-Chapelle, 2001, p. 535-546.

41. *PL* 195, c. 16 B.

42. J. Duvernoy, *op. prox. cit.*

Le prêtre Cosmas, dans son *Slovo* de la fin du X^e siècle, après une description du bogomilisme parfaitement cohérente, qui rappelle l'obligation du travail dans la secte, et qu'il termine par une conclusion, reprend la plume pour parler de « certains d'entre eux », qu'il accuse d'être « oisifs et de n'occuper leurs mains à aucune tâche », et de « pratiquer la confession entre eux [...]. Ce ne sont pas seulement les hommes qui le font, mais aussi les femmes ⁴³ ».

Dans sa lettre à saint Bernard, Évervin de Steinfeld, après avoir décrit les erreurs et le comportement des cathares de Cologne, ajoute :

Il y a d'autres hérétiques dans notre pays, qui sont en désaccord avec ces gens-là, que nous avons détectés par leur désaccord mutuel et leurs discussions. Ceux-là nient que l'on fasse le corps du Christ, sur l'autel, du fait que tous les prêtres de l'Église ne sont pas consacrés. La Dignité apostolique, disent-ils, est corrompue, se mêlant d'affaires séculières. Sur la Chaire de Pierre, ne militant pas pour le Christ, comme Pierre, elle s'est privée du pouvoir de consacrer qui a été donné à Pierre. Ce qu'Elle n'a pas, les archevêques, qui vivent séculièrement, ne le reçoivent pas d'Elle pour pouvoir consacrer quiconque. [...] Ils évacuent ainsi le sacerdoce de l'Église, et condamnent les sacrements, sauf le seul baptême, et cela pour les adultes, qu'ils disent être baptisés par le Christ, quel que soit le ministre des sacrements [...]. (Mc 16, 16). Ils appellent tout mariage une fornication, sauf celui qui est contracté entre vierges, homme et femme [...] (Mt 19, 6-9; Hébr. 13, 4). Ils n'ont pas de foi dans les suffrages des saints. Les jeûnes et autres afflictions que l'on fait pour les péchés, ils disent qu'ils ne sont pas nécessaires aux justes, ni non plus aux pécheurs. Ils appellent superstitions les autres observances dans l'Église qui n'ont pas été instituées par le Christ ou les apôtres. Ils n'admettent pas le feu du Purgatoire après la mort ⁴⁴.

À la même époque, Pierre le Vénérable adresse à saint Bernard un petit exposé sur les sectateurs du dauphinois Pierre de Bruis. C'est là le début d'une longue suite d'accusations contre les dissidents du sillon rhodanien. Ils seront, à partir du dernier quart du XII^e siècle, confondus avec les disciples de Valdès, mais bien à tort. Celui-ci a reçu l'autorisation du pape au concile du Latran de 1279. Ses disciples, qu'il s'agisse de clercs comme Durand ou Ermengaud, ou d'apôtres itinérants comme Bernard Prim et ceux que décrivent les quercynois condamnés par Pierre Sellan ⁴⁵, restent dans la plus stricte orthodoxie, sauf peut-être sur l'article du serment ⁴⁶. S'ils sont condamnés à la suite d'un débat solennel à

43. A. Vaillant, H.-C. Puech, *Le discours contre les Bogomiles de Cosmas le Prêtre*, Paris, Institut d'Études slaves, 1945, p. 90.

44. *PL* 82, cc. 678 D-679.

45. Voir J. Duvernoy, *Inquisition en Quercy*, L'Hydre, Castelnau-la-Chapelle, 200.

46. Voir J. Duvernoy, « La profession de foi de Valdès », in *Protestantesimo* 54, Rome, 1999.

Narbonne vers 1185, ce n'est que pour la concurrence qu'ils font à un clergé négligent. Mais le narrateur, Bernard de Fontcaude, connaît d'autres propagandistes, qui nient le purgatoire et dissuadent de prier à l'église.

Il y a même, vers la même époque, des baptistes qui auraient voulu que tous les habitants d'Avignon fussent rebaptisés dans le Rhône ⁴⁷.

*

Tous, cathares, vaudois authentiques ou pseudo-vaudois bien antérieurs à Valdès, ont un point commun : ils se veulent fidèles à l'Écriture. Mais ils n'en invoquent pas les mêmes passages. Il est aisé de distinguer les bogomiles et les cathares, qui tirent leur dualisme de saint Jean et des épîtres de Paul, des « vaudois », qui veulent observer à la lettre dans les Synoptiques les préceptes de l'envoi des disciples et celui qui leur vaudra tant de morts sur le bûcher : « Moi je vous dis de ne pas jurer du tout ».

On ne peut attribuer ce succès de l'Écriture qu'à l'accès à des traductions en langue vulgaire. C'est à coup sûr le cas pour les Bulgares, qui purent en disposer à une époque proche de leur conversion, grâce à la création d'un alphabet pour le slavon, et à l'effort de traducteurs tels que Chrabr. Ce fut également le cas pour les cathares, lorsqu'ils se furent mis à utiliser des versions ⁴⁸ pour le Livre qui servait à leurs ordinations et à leurs prêches.

Des deux courants, seul celui des Synoptiques a survécu jusqu'à la Renaissance. La lecture cathare de saint Jean était celle de céliques. Leur vision de la chrétienté était celle des moines de Fleury en l'an mille. Leur aspect, leur règle, leur barbe, leur rite d'initiation, celui des basilien slaves. À ce dernier égard, il serait gratifiant de savoir pourquoi, et quand, le rituel de profession monastique slave a comporté l'imposition de l'Évangile sur la tête, ce qu'ont adopté les cathares, alors que cet élément est inconnu des Grecs.

47. G. Gonnet, *Enchiridion fontium Valdensium*, Torre-Pellice, 1982, p. 36-38.

48. Au moins occitanes, mais certainement italiennes en tout cas. Pour l'Allemagne, il est probable que ceux qui sont à l'origine des renseignements d'Évervin, et ceux qui discutaient avec les chanoines de Bonn et Eckbert, connaissaient le latin. On a une idée de l'appétit des bourgeois de Toulouse pour les traductions vaudoises dans la déposition de Bernard Raymond Baragnon devant l'Inquisition en 1274 (B.N.F. Paris, Ms Fonds Doat XXV, f° 196 et sv.).